

Aurore Boyard

L'avocature

L'avocation Tome 2



Enrick ·B· Éditions

L'AVOCATURE

AURORE BOYARD

L'AVOCATURE

L'avocation Tome 2

roman

Enrick 
— ÉDITIONS —

© Fortuna, 2016, pour la première édition
© Enrick B. Éditions, 2018, Paris pour l'édition actuelle
Tous droits réservés

Conception couverture : Marie Dortier
Réalisation couverture : Comandgo

ISBN : 978-2-35644-262-8

En application des articles L. 122-10. L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans l'autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie. Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est interdite sans l'autorisation de l'éditeur.

PRÉFACE

J'ai eu la chance de connaître deux vies professionnelles. Une première dans le rugby et une deuxième, celle d'aujourd'hui, en tant qu'avocat. Les salles d'audience ont pris la place du terrain, une robe a pris la place du maillot.

Ces vies ne sont pas aussi opposées qu'elles le paraissent.

Comment les décrire ? Comment transmettre des choses qui relèvent du vécu et qui sont difficilement transmissibles ?

Comment décrire le rugby ?

Comment décrire une mêlée ?

Huit hommes qui poussent contre huit hommes. Cela paraît simple. Mais derrière l'image des poussées désordonnées se cache une réalité bien plus complexe : des prises de maillot bien choisies entre les joueurs afin de se lier le mieux possible, des placements de pieds soignés, une entente entre huit personnes, et avant tout, une humilité et un goût du travail sans limites.

Comment le comprendre, sans l'avoir fait ?

Telle est la tâche de celui ou celle qui aimerait poser des mots sur le papier et essayer de livrer ce qui est vécu au fond de soi.

C'est en ce sens que Maître Aurore Boyard se livre, dans son deuxième livre, à un exercice particulièrement difficile : décrire les premières années de barre d'un avocat, en puisant dans sa propre expérience.

Le monde des avocats pourrait apparaître simple.

Mais comment décrire ce qui peut être ressenti lors de la prestation de serment ? Comment décrire le moment où tu mets la robe pour la première fois ? Le moment où tu te lèves pour prendre la parole en audience pour la première fois ? Le jour où tu fais face à un écueil pour la première fois ?

Si l'exercice est difficile, Maître Aurore Boyard a un très grand talent pour trouver les mots, à travers le personnage de Léa Dumas, et ouvrir les portes d'un monde qui est finalement peu connu.

Et c'est certainement là le grand bonheur de ce livre : le voyage de Léa est une fidèle retranscription d'un vécu.

Léa Dumas ne livre pas les secrets d'une mêlée, mais ceux de l'intimité de sa vie d'avocat, qui devrait fasciner les avertis et les curieux.

Je suis particulièrement fier de vous inviter à poursuivre votre lecture, à découvrir la suite des aventures de Léa et à l'accompagner dans les salles d'audience, dans les commissariats, dans ses sentiments partagés et ses conflits intérieurs, et pourquoi pas à découvrir

avec elle un carré d'herbe non loin de la Méditerranée où la passion est grande, et le ballon, ovale...

Maître Philip Fitzgerald

Docteur en droit et avocat au barreau de Toulon Titulaire d'un DESS en droit immobilier et d'un DEA en contentieux public et privé Titulaire d'une maîtrise de droit écossais (LL.B Hons) Ancien rugbyman professionnel

PROLOGUE

— Chérie, tu as encore pris ma chemise ! s'exclama Nicolas en sortant de la chambre.

Léa s'affairait dans la cuisine de son appartement, préparant le petit déjeuner de son amoureux. Alors qu'elle mettait la cafetière en marche, Nicolas s'approcha d'elle par-derrière, l'enlaça et susurra à son oreille :

— Décidément, cela devient une habitude, belle dame !

— Eh oui. J'adore mettre tes chemises, elles ont ton odeur et les porter me donne presque l'impression d'être dans tes bras, avec toi, lui répondit-elle.

Il l'embrassa dans le cou, prit deux tasses à café et alla s'asseoir dans le canapé.

— Tu ne crois pas qu'il serait temps que nous emménagions dans un appartement un peu plus grand ? Depuis trois mois que nous sommes ensemble, je suis quasiment toutes les nuits chez toi. Ce serait plus pratique, non ? demanda Nicolas, l'air de rien.

Léa vint le rejoindre et, le regardant dans les yeux, dit d'un air contrit :

— Laisse-moi encore un peu de temps, s'il te plaît. Trois mois, ce n'est rien. J'ai besoin d'y réfléchir, notre relation est toute récente et j'aime prendre mon temps pour une décision aussi importante.

Elle déposa un baiser sur ses lèvres pour adoucir ses propos et ajouta :

— Je fais les choses comme je les ressens. Et pour l'instant, notre organisation me convient parfaitement.

Nicolas revint à la charge :

— On voit que ce n'est pas toi qui vis en permanence avec un sac à la main !

— Pas de problème, lui répondit-elle immédiatement, tu peux apporter toutes tes affaires ici ! Dès ce soir, tu auras un pan entier de placard pour toi.

Et, regardant sa montre, elle se leva d'un bond .

— Sept heures ! Mais je vais être en retard moi, si je fais la conversation dès le matin. Et mon patron va me botter les fesses. J'ai une grosse affaire correctionnelle, tu sais ce que c'est ! Il faut que je passe au bureau prendre mon dossier et ma robe avant d'aller au tribunal.

Elle se dirigea vers la salle de bains sous le regard amusé de Nicolas. Il commençait à avoir l'habitude de la voir changer brusquement de conversation lorsque celle-ci prenait un tour intime...

Au bout de quinze minutes, Léa fut prête, un record pour elle. Elle prit quand même le temps d'embrasser très tendrement Nicolas et partit prestement, d'un pas assuré. Alors qu'il entendait le bruit de ses talons décroître au fur et à mesure qu'elle descendait l'escalier de l'immeuble, Nicolas se surprit à

sourire, se disant en lui-même que le prévenu n'avait qu'à bien se tenir, car Léa était en grande forme.

Comme tous les matins depuis qu'ils se voyaient, Nicolas débarrassa la table du petit déjeuner, fit la vaisselle et rangea l'appartement avant de partir à son tour.

Sur le trajet qui le conduisait au 36 quai des Orfèvres, il repensa à la soirée mémorable qu'ils avaient passée après le concours d'éloquence, en juin dernier.

Il l'avait accompagnée au commissariat où l'assistance du gardé à vue avait duré deux heures. En sortant, aux alentours de minuit, il l'avait invitée au restaurant et, logiquement, ils avaient fini la nuit ensemble. Et quelle nuit ! Il en rougirait presque...

Depuis, ils ne se quittaient plus et Nicolas appréciait chaque moment passé avec elle, d'autant que leurs emplois du temps étaient assez chargés.

La vue du quai des Orfèvres lui rappela qu'il avait rendez-vous ce matin à neuf heures très précises avec son patron qui avait, apparemment, une nouvelle importante à lui annoncer.

Cette nouvelle l'intriguait car, d'habitude, tout se passait de façon moins, disons, cérémonieuse : un passage dans son bureau, une discussion informelle et tout était réglé.

Or, cette fois, le commissaire Iglesias l'avait appelé pour lui fixer un rendez-vous, lui indiquant qu'il n'était pas question qu'il soit en retard.

CHAPITRE I

— Entrez Nicolas, je vous en prie, lui dit le commissaire en ouvrant la porte.

Nicolas qui s'apprêtait à frapper resta, surpris, le bras levé, le temps de réaliser que la porte s'était ouverte. Tiens, tiens, se dit-il, ce doit être vraiment très important pour que le patron soit aussi pressé de me voir. Se sentant un peu gauche, il finit par tendre la main à ce dernier qui la serra et s'effaça pour le laisser entrer.

Assise dans un fauteuil, près du bureau, se tenait une femme. Elle se leva à son arrivée et lui tendit la main.

— Nicolas, je vous présente madame Salgens, qui dirige l'Office central de lutte contre le trafic des biens culturels.

Les regardant tour à tour, il ajouta :

— Bien. Maintenant que les présentations sont faites, abordons le fond de ce qui nous préoccupe.

Nicolas prit place dans un fauteuil et regarda ses interlocuteurs, se demandant ce qu'ils lui voulaient. En tant que lieutenant de police aux Stups, il ne voyait pas trop les raisons de sa présence dans cette pièce.

Le commissaire Iglesias alla s'asseoir dans son fauteuil derrière son bureau, mit ses coudes sur ledit bureau, regarda l'inspecteur et reprit :

— Nicolas, vous avez entendu parler de cette perquisition que vos collègues ont effectuée la semaine dernière dans le cadre d'une enquête pour trafic de drogue et blanchiment ? Vous savez qu'ils ont découvert un tableau ?

— Oui, monsieur, j'ai d'ailleurs participé à cette enquête. Et si je n'avais pas été en vacances, j'aurais effectué cette intervention. Et alors ? Nicolas ne voyait pas où il voulait en venir.

— Eh bien, cette découverte m'a amené à contacter la commissaire Salgens et nous avons appelé le juge d'instruction qui a décidé de supplétiver de façon à pouvoir enquêter sur la provenance de ce tableau. Il s'agit en effet d'un tableau de maître répertorié comme ayant été volé pendant la Seconde Guerre mondiale à un particulier, monsieur Steiner, dont la famille vit toujours en France, à Paris plus exactement, ajouta-t-il en se tournant vers madame Salgens, laquelle hochait la tête.

— Et en quoi cela peut-il me concerner ? demanda Nicolas qui commençait à perdre patience, ayant des enquêtes à boucler.

— Madame Salgens a besoin d'un enquêteur pour renforcer son équipe, de quelqu'un qui ait l'habitude du terrain et qui connaisse parfaitement le *modus operandi* des trafiquants de drogue. Il n'est pas à exclure que leur enquête les amène à rencontrer et à devoir surveiller des personnes impliquées à la fois dans un trafic de stupés et dans un trafic d'objets d'art. Au vu de vos états de service, j'ai naturellement pensé

à vous, termina-t-il avec un grand sourire à l'intention de la directrice de l'office.

Nicolas regarda ses deux interlocuteurs et répondit tout de go :

— Mais je n'y connais rien en tableaux, moi !

Madame Salgens, qui avait assisté à l'entretien sans rien dire, prit alors la parole :

— Lieutenant Papillon. Ce ne sont pas vos compétences en matière d'art qui m'intéressent mais vos capacités de flic, de limier, devrais-je dire... et votre capacité d'adaptation face à toutes les situations, poursuivit-elle.

Et d'ajouter, avec un demi-sourire :

— Et puis, il paraît que vous vous êtes mis à la poésie il y a quelques mois. Ce sera donc pour vous l'occasion d'acquérir quelques notions d'art, n'est-ce pas ? Mon collègue m'a dit que vous étiez le meilleur.

Nicolas resta bouche bée devant cette allusion à sa relation avec Léa. Supputant que la fuite provenait de son patron, il lança un regard noir à ce dernier qui fit mine de regarder le plafond. Au moment où il s'apprêtait à ouvrir la bouche, madame Salgens se leva, s'approcha de lui et le fixa droit dans les yeux :

— J'ai vraiment besoin de vous pour mener cette enquête à son terme et nous ne savons pas ce que nous allons découvrir ni sur qui nous allons tomber. Et puis, cela vous changera de ce que vous faites habituellement. Qu'en dites-vous ?

Nicolas réfléchit quelques secondes et accepta. Après tout, cela le changerait effectivement de son quotidien.

— C'est d'accord mais à une condition : vous ne me parlez plus jamais de ma vie personnelle !

Madame Salgens lui tendit sa main droite, que Nicolas serra en se levant.

— O.K., conclut-elle avec un sourire satisfait, je vous attends demain matin à neuf heures dans nos locaux. Je vous présenterai toute l'équipe et nous vous brieferons sur l'enquête. Il faut être opérationnel immédiatement, nous voulons aller très vite avant que les journaux ne dévoilent votre découverte de la semaine dernière.

— Parfait, je fais le point avec mes collègues sur les dossiers en cours, répondit Nicolas en se tournant vers le commissaire Iglesias. Y a-t-il autre chose ?

— Non, vous pouvez y aller Nicolas, conclut le commissaire.

Nicolas sortit de la pièce et rejoignit son bureau où ses collègues, curieux, brûlaient d'impatience de savoir ce qui se passait.

Lorsqu'il leur annonça sa nouvelle affectation, temporaire, ces derniers ne purent s'empêcher de le taquiner.

— Tu vas être sous les ordres d'une femme ! lui lança l'un d'eux en riant.

— Et quelle femme ! renchérit un autre. Il paraît que c'est un vrai dragon, elle ne rit jamais, c'est un bourreau de travail et personne ne l'a jamais vue avec un mec.

— Foutez-moi la paix, fit Nicolas en se levant. Et à votre place, je me remettrais au taf car il m'a semblé voir passer le taulier !

Il partit se chercher un café, dont il avait bien besoin.

Arrivé au distributeur, il prit deux cafés... Les circonstances l'exigeaient !

Pendant que Nicolas pestait, Léa finissait de plaider, demandant la relaxe pure et simple de son client.

Elle sentit son téléphone vibrer, abrégua sa plaidoirie qui durait déjà depuis vingt bonnes minutes, au grand dam des juges qui voulaient passer à une autre affaire. Elle tendit son dossier à la présidente pour qu'elle puisse le consulter en cours de délibéré.

— Délibéré à quinzaine, Maître, lui dit la présidente avec un grand sourire. Vu la complexité de l'affaire et vos arguments de plaidoirie, nous devons nous pencher sur la question et motiver notre décision. Cela nécessite donc un peu de temps. Affaire suivante...

Léa expliqua à son client qu'il lui faudrait revenir dans deux semaines, à la même heure et au même endroit, pour connaître l'issue de son dossier, puis elle rentra au cabinet.

En consultant l'agenda, elle se rendit compte qu'elle plaiderait à Blois, à huit heures trente le lendemain matin, dans le cadre d'une séparation qui ne se passait pas très bien, la cliente refusant d'admettre que son compagnon l'ait quittée.

S'agissant d'un dossier de Maître Dupin, elle la retrouva pour faire le point.

Maître Dupin était occupée à commander en ligne un manteau signé Gaultier. Léa attendit qu'elle finisse son achat en se disant que, décidément,

elles n'avaient pas les mêmes valeurs. Mettre autant d'argent dans des vêtements, ça la dépassait... mais bon, tous les goûts sont dans la nature, dit-on...

Maître Dupin se tourna vers elle et lui dit avec un grand sourire :

— Ma petite Léa, que puis-je pour vous ?

— Je souhaiterais que nous fassions le point sur le dossier de demain matin, Cardon contre Moll. Dans quel état d'esprit est la cliente ? Refuse-t-elle toujours la séparation ?

— Oui. Je lui ai expliqué qu'elle ne pouvait rien faire, ils ne sont même pas mariés. Cela fait trois mois qu'il l'a quittée. Mais comme il a conservé les clefs du domicile et qu'il y vient de temps en temps pour voir les enfants, elle pense qu'il va revenir, qu'il va changer d'avis.

— Bon, je vais gérer cela demain, à l'audience. Vous serez joignable en cas de problème ? demanda Léa.

— Oui, oui, lui assura Maître Dupin.

Léa quitta le bureau de sa patronne et entreprit de préparer le dossier du lendemain matin. L'ex-compagnon avait saisi le juge pour obtenir un droit de visite et d'hébergement sur les enfants, et il proposait une contribution alimentaire. Il sollicitait en outre l'autorité parentale conjointe, qui lui permettrait de donner son avis sur les choix liés aux enfants : quelle l'école et quel suivi médical, entre autres.

À la lecture du dossier, Léa se rendit vite compte que la cliente n'arrivait pas à faire le deuil de son couple. Assez classique, se dit-elle. Elle lut que le

couple avait trois enfants âgés de trois à six ans et que la mère refusait, jusqu'à présent, que le père les prenne en dehors de l'ancien domicile « conjugal ». Une façon de rester encore en contact avec lui, pensa Léa.

Elle finit de préparer le dossier de plaidoirie¹ et nota le nom de l'affaire sur la chemise cartonnée qui contenait les pièces et les conclusions qu'elle remettrait au juge le lendemain. Puis elle passa à autre chose.

La rentrée avait été rude, d'autant qu'elle et Nicolas avaient pris une semaine de congé la semaine précédente, en plein milieu du mois de septembre ! Elle avait donc du retard à rattraper.

Elle se plongea dans les dossiers, éplucha le courrier et ne vit pas le temps passer. La journée s'écoula sans qu'elle s'en rende compte. Absorbée par son travail, elle en oublia même de déjeuner. S'il n'y avait pas eu ce texto de Nicolas vers vingt heures lui annonçant qu'il serait à la maison une heure plus tard, elle serait probablement restée au cabinet toute la nuit ! Enfin, presque, se dit-elle, car son estomac commençait à lui faire mal, il fallait qu'elle ingurgite quelque chose.

Elle rentra vite chez elle, sans oublier son dossier du lendemain.

Plaidant à Blois à huit heures trente, il fallait qu'elle se lève à cinq heures pour ne pas être en

1. Dossier remis par l'avocat au juge à l'issue de sa plaidoirie et comportant les pièces de son client avec son argumentation.

retard. Bon, cela ne va pas m'empêcher de profiter de mon homme, se dit-elle, un sourire enchanté aux lèvres.

Arrivée avant son amoureux, elle prépara un dîner léger et s'installa dans le canapé en l'attendant, un verre à la main.

Il rentra dix minutes plus tard avec des sacs contenant deux gros ouvrages sur les tableaux et l'art.

Bien évidemment, il ne put échapper à un interrogatoire en règle, à tel point qu'il rappela à Léa que c'était lui le flic, pas elle !

Nicolas se trouvait devant un dilemme : Léa et lui avaient décidé de ne pas parler de leur travail : pour lui, les enquêtes en cours et, pour elle, les dossiers qu'elle traitait. Cela pour éviter des disputes car leur vision des choses était parfois très différente...

Finalement, il décida de jouer la carte de l'humour.

— Ma chérie, lui dit-il en s'approchant très près. En matière de peinture, j'ai les mêmes goûts que Léonard de Vinci. Il l'embrassa au coin de la bouche et, devant son œil interrogateur, poursuivit :

— J'aime les brunes, avec du caractère.

Il posa cette fois-ci un baiser sur ses lèvres puis ajouta, en la prenant dans ses bras :

— Et si l'on dînait plus tard ?

Cette fois, ce fut Léa qui l'embrassa, coupant court à toute conversation.

Le lendemain matin, Léa eut beaucoup de mal à sortir du lit. Après leurs ébats, ils avaient fini par dîner et s'étaient endormis vers une heure. Le réveil fut difficile et c'est la tête brumeuse qu'elle finit par

descendre dans la rue pour prendre sa voiture et partir à Blois.

Après avoir posé son sac à main, sa robe d'avocat et son cartable sur la banquette arrière, elle mit la clef dans le contact et la tourna. Rien ne se passa. Elle essaya une seconde fois, mettant ce premier échec sur le compte de la fatigue. Toujours rien. Une peur singulière commença à l'envahir. Surtout ne pas paniquer, rester calme, mais c'était dur.

Elle sortit de la voiture, rentra dans l'immeuble, monta les étages en courant, ouvrit la porte de l'appartement et sauta sur le lit pour réveiller Nicolas.

— Chéri, dépêche-toi, je vais être en retard, ma voiture ne veut pas démarrer !

— Calme-toi ma douce furie et laisse-moi reprendre mes esprits. Tu aurais pu me réveiller plus gentiment, lui dit-il.

— Mais chéri, ma voiture ne veut pas démarrer, il est déjà cinq heures quarante-cinq. Je ne sais pas quoi faire !

— Bon, calme-toi, je vais voir ça, juste le temps de m'habiller, si madame le permet !

— Oui, oui, mais dépêche-toi ! implora-t-elle.

Nicolas enfila un jean et un tee-shirt, et descendit dans la rue, suivi de Léa.

Il essaya à son tour de démarrer le véhicule, en vain. Au bout de cinq minutes, ils durent se rendre à l'évidence : l'automobile était rétive à tout essai.

Léa était à bout de nerfs. Nicolas décida alors de lui prêter son véhicule personnel, heureusement garé à quelques mètres de là.

Il remonta chercher les clefs dans l'appartement pendant que Léa prenait toutes ses affaires, dont son macaron d'avocat qu'elle décolla de son pare-brise.

Nicolas la rejoignit et l'emmena jusqu'à sa propre voiture, qu'il ouvrit. Il laissa Léa poser ses affaires, procéder aux réglages habituels du siège et des rétroviseurs (elle était plus petite que lui et ses pieds touchaient à peine les pédales !), puis lui tendit les clefs. Au moment où elle mettait le contact, il la mit en garde :

— Ma douce, je te rappelle que c'est une voiture de flic avec tout ce que cela implique, même si ce n'est pas une voiture de fonction. Donc tu fais *très* attention à respecter le code de la route, O.K. ?

Léa le regarda avec un sourire d'ange, l'embrassa et... démarra sur les chapeaux de roue, au point que tout le voisinage put entendre les pneus crisser.

Nicolas leva les yeux au ciel avant de remonter dans l'appartement.

CHAPITRE 2

Le tribunal de grande instance de Blois ne fut pas difficile à trouver et Léa arriva à se garer à proximité. Pendant le trajet, elle n'avait eu de cesse de surveiller l'heure, mais était finalement arrivée à temps.

Elle sortit de la voiture, prit ses affaires et se dirigea vers le bâtiment.

Elle se renseigna à l'accueil pour savoir où se trouvaient la salle d'audience et l'ordre des avocats. Il est en effet d'usage, lorsqu'un avocat extérieur à un barreau vient plaider devant une juridiction à laquelle il n'est pas rattaché, d'aller saluer le bâtonnier ou, s'il n'est pas présent, de lui laisser une carte de visite.

Cet usage pouvait sembler désuet à certains, et peu d'avocats le suivaient encore. Mais Léa, très attachée aux traditions, fit un détour par l'ordre, se présenta à la secrétaire et déposa sa carte sur laquelle elle ajouta « Votre bien dévouée », la formule de politesse habituelle des avocats entre eux.

Puis elle rejoignit à la hâte la salle d'audience.

L'avocat adverse était déjà présent, il s'agissait de Maître Duplus, une consœur plus âgée que Léa et

expérimentée. Elle était accompagnée de son client. En revanche, nulle trace de la cliente de Maître Dupin.

Léa assista à l'appel des causes², se présenta au magistrat lorsque ce dernier appela l'affaire et fit mettre le dossier à l'issue³, indiquant qu'elle attendait sa cliente.

Au bout d'une demi-heure, deux dossiers étaient déjà passés et la cliente n'était toujours pas là. Inquiète, Léa appela Maître Dupin pour savoir si elle devait continuer à l'attendre ou si elle pouvait plaider sans elle, sa présence n'étant pas obligatoire pour ce type de procédure devant le juge aux affaires familiales.

Maître Dupin lui répondit qu'il était hors de question qu'elle passe le dossier sans la cliente et lui donna le numéro de téléphone de madame Cardon.

Léa appela mais la ligne sonna occupée. Elle attendit une dizaine de minutes, puis appela de nouveau : la ligne était toujours occupée. Inquiète, elle rappela Maître Dupin qui convint que ce n'était pas normal.

Léa se rapprocha alors de l'avocate de monsieur Moll, ex-compagnon de sa cliente, et lui fit part de son inquiétude. Maître Duplus se tourna alors vers son client :

— Monsieur, vous êtes toujours en possession des clefs de l'appartement ?

— Oui, répondit-il.

— Pensez-vous que votre ex-compagne pourrait avoir des envies suicidaires ? s'enquit-elle.

2. Moment où, en début d'audience, le juge appelle les dossiers un par un.

3. Terme judiciaire signifiant que le dossier est prêt à plaider.

Son client lui répondit, l'air étonné :

— Elle m'a menacé de le faire plusieurs fois, mais généralement les personnes qui en parlent ne passent jamais à l'acte. Et puis, elle a déposé les enfants à l'école ce matin, je suis passé là-bas pour leur faire un bisou avant qu'ils n'entrent dans la cour. Elle n'avait pas l'air plus mal que d'habitude, Maître.

Léa et Maître Duplus se regardèrent et, d'un même élan, pénétrèrent dans la salle d'audience au moment où la porte s'ouvrait. Ensemble, elles expliquèrent leurs craintes au magistrat qui accepta de reporter l'affaire à quinzaine. Puis Maître Duplus demanda à Léa si son véhicule se trouvait à proximité, ce que confirma cette dernière.

Elle lui proposa alors de se rendre au domicile de la cliente, accompagnée de son propre client.

Ils sortirent tous les trois d'un pas pressé du tribunal. Léa s'installa au volant, pendant que Maître Duplus se glissait sur le siège passager et que monsieur Moll s'asseyait à l'arrière.

Maître Duplus lui dit :

— Mon cher confrère, je n'ai pas envie de trouver une morte dans l'appartement. Je vous propose de nous arrêter à la caserne des pompiers pour qu'ils nous accompagnent. Qu'en pensez-vous ?

Léa acquiesça et, comme elle ne connaissait pas du tout la ville, elle se laissa guider par sa consœur.

Arrivée devant la caserne, l'avocate de monsieur Moll descendit du véhicule et alla parlementer avec le capitaine des pompiers. Léa commençait à trouver le

temps long lorsqu'elle vit quatre hommes monter dans un véhicule pendant que sa consœur la rejoignait.

— Allez, on y va, commanda cette dernière en s'asseyant à côté d'elle, et c'est à vous de nous guider maintenant, ajouta-t-elle en direction de son client.

Léa fit un signe de la main aux pompiers qui lui firent le geste de passer devant eux et qu'ils la suivraient.

Elle démarra. Arrivée au premier feu rouge, elle s'arrêta.

Elle entendit alors klaxonner, le pompier baissa sa vitre et lui dit :

— Maître, allez-y, on vous couvre, lui lança-t-il, et il actionna la sirène.

Léa passa alors au feu rouge et se dit qu'avec un peu de chance, Nicolas avait peut-être laissé son gyrophaire dans la voiture. Tout en faisant attention à la route, et en écoutant les consignes de monsieur Moll, elle ouvrit la boîte à gants, avisa la goutte bleue, l'aimanta sur le toit du véhicule et trouva le bouton pour l'actionner.

Se prenant pour Starsky sans Hutch, elle grilla tous les feux et ignora tous les stops, non sans ralentir tout de même à chaque intersection pour s'assurer de la sécurité du passage.

Christian et Patrice, motards de la police, travaillaient en binôme depuis une quinzaine d'années. Ils étaient en train de discuter au bord de la route lorsqu'ils entendirent les sirènes et virent débouler une voiture conduite par une jeune femme, avec deux passagers, suivie d'un camion de pompiers.

La situation leur semblant quelque peu étrange, ils décidèrent de les suivre et enfourchèrent leurs motos.

Sur les dix minutes de poursuite, ils notèrent quatre feux grillés et deux stops ignorés avant que les véhicules ne s'arrêtent devant un petit groupe d'immeubles.

Ils se garèrent alors à proximité des deux véhicules, ôtèrent leurs casques et s'approchèrent du premier véhicule sur lequel était posé le gyrophare.

Ils regardèrent la conductrice, qui venait de sortir de la voiture, avait pris un objet des mains du passager arrière, des clefs apparemment, et le tendait à un pompier :

— Voilà pour vous. Nous ne rentrons pas, c'est de votre ressort maintenant.

Les pompiers prirent leur matériel et s'engouffrèrent dans l'immeuble après que monsieur Moll leur eut indiqué le numéro de l'appartement et son emplacement.

Les deux policiers, qui s'étaient jusqu'alors tenus à l'écart, se rapprochèrent, intrigués.

Léa était en train de prier pour que madame Cardon n'ait pas fait de bêtise lorsqu'elle aperçut les deux motards de la police qui s'approchaient d'elle.

— Bonjour madame, brigadier-chef Norbert, police nationale comme vous pouvez le voir, lui dit le plus âgé des deux. Et, sans lui laisser le temps de répondre, il ajouta en faisant le tour de la voiture :

— Vous êtes de la maison ?

Il montra le gyrophare, puis ajouta : Ou contre la maison ? en désignant le macaron d'avocat qu'elle avait collé sur le pare-brise de la voiture de Nicolas.

Léa sentit que les événements allaient prendre une tournure désagréable et se maudit d'avoir utilisé le gyrophare. Sur l'instant, cela lui avait semblé évident et amusant, mais désormais, devant les deux policiers qui la regardaient d'un air sévère, elle n'en était plus si sûre...

Elle entreprit de leur expliquer la situation.

— Maître Léa Dumas du barreau de Paris, s'entendit-elle répondre d'un ton calme. Et voici ma consœur, avocate du cru, et son client, ex-compagnon de ma cliente, monsieur Moll.

Elle enchaîna :

— De fait, je ne suis donc pas policier, mais avocat. Le macaron est le mien mais pas la voiture qui appartient, en fait, à l'un de vos collègues, d'où la présence du gyrophare.

Voyant l'air ahuri des policiers, elle ajouta très vite :

— Mais ne vous inquiétez pas, tout est en règle. J'ai emprunté ce véhicule à un policier car ma voiture est tombée en panne ce matin, à Paris au moment où j'allais partir. Nicolas, le flic, qui est également mon compagnon, m'a prêté son automobile pour que je puisse arriver à temps à l'audience au tribunal de Blois. Je suis arrivée à l'heure, super ! Mais ma cliente était en retard et comme elle est suicidaire, enfin je fais court, on a essayé de la joindre. Pas moyen ! dit-elle en faisant des gestes avec ses deux mains pour accentuer son discours et être convaincante. Alors on a fait renvoyer le dossier et on est venus. Mais comme on a eu peur qu'elle soit morte, on s'est arrêtés à la caserne des pompiers pour qu'ils nous accompagnent. Nous étions en possession des